

JUDITH ITZI

Les
moitiés
d'Alice



Stanké

JUDITH ITZI

Les
moitiés
d'Alice

Stanké

Une société de Québecor Média

PREMIÈRE PARTIE

Les moitiés se sentent seules la nuit

Je contemple les reflets du petit Jésus sur le bout de mes chaussures vernies. Noires, comme ma robe et le ruban dans mes cheveux. Comme le chemisier de maman, sa jupe et le manteau de mamie. On est toutes en noir sauf tante Astrid, celle qui ne fait rien comme tout le monde. Je l'aime bien. Papa dit qu'elle n'est pas équilibrée. Ce n'est pas si grave, moi non plus je ne suis pas très forte en équilibre.

7

Avant d'arriver à l'église, maman m'a demandé de ne pas utiliser le mot « mort » parce que ça fait de la peine.

– Si tu veux parler de lui, tu peux dire « Archie » ou « le défunt », d'accord ?

Je ne le connaissais pas très bien, Archie. Mamie l'a rencontré il y a trois mois dans sa maison de retraite. Ils sont tombés amoureux, et on est tous allés à la mairie pour leur mariage. Mamie était si belle dans sa robe rose ! Moi et maman aussi. On était toutes habillées en princesses.

Mes chaussures me font mal, comme mes fesses, à cause du banc en bois. Je préfère les mariages, au moins on peut courir et aller se cacher, les invités sont de bonne humeur. Aux enterrements, il faut se taire et les gens ont l'air triste. À part tante Astrid, parce

qu'elle croit à la réincarnation. Ça veut dire qu'Archie n'est pas vraiment mort, il est juste parti ailleurs, dans un autre corps ou peut-être sur une autre planète.

Au buffet, mamie pleurait devant le plat à sandwiches vide. Je me suis approchée et je lui ai tendu la moitié qui restait du mien. Elle a secoué la tête, ce qui a fait sortir des petites mèches de son chignon. Ça m'a fait penser à Guibolles, le caniche des voisins.

– T'es triste parce que Archie est défunt pour toujours ? je lui ai demandé pour qu'elle se sente moins seule.

Elle m'a regardée à travers ses mèches folles et elle a pris mon demi-sandwich avant de tourner les talons.

Je ne sais pas si je vais réussir à dormir ce soir. Demain, je commence à ma nouvelle école.



Je me laisse balloter par les accélérations et freinages brusques de ma mère et je tente d'ignorer le crabe qui serre ma gorge avec ses pinces. *Même pas peur*, je me répète en boucle. *Même pas peur, même pas peur...* On s'arrête devant les grilles. *Même pas...*

– Allez, ma chérie, passe une bonne journée ! fait maman d'une voix presque enjouée qui détonne avec son visage crispé.

Même pas quoi déjà ?

Des enfants s'engouffrent par petits paquets dans l'imposante bâtisse. Je me mêle au flot. Lorsque je pénètre dans la classe, précédée par « tête de lapin » - je n'ai pas retenu son nom -, j'affronte courageusement les regards sans gêne, moqueurs ou indifférents des élèves. Puis je m'effondre enfin sur la chaise qu'on me désigne.

Mlle Hicks s'adresse à moi. Elle m'enseignera toutes les matières sauf l'éducation physique et l'histoire-géo.

Elle me demande de me lever et de me présenter. Je bafouille en vitesse mon nom et d'où je viens.

– Très bien. Tatiana, la déléguée, te fera visiter l'école. Bienvenue chez nous, Alice.

La fille en question fait une grimace écœurée dès que Mlle Hicks se tourne. On dirait que les nouveaux ne sont pas si bienvenus que ça à Notre-Dame-des-Neiges.

La fille à côté de moi cache son cahier avec le bras et m'espionne du coin de l'œil. Décidément, ça commence bien.

À la récré, je décide d'aller me réfugier à la bibliothèque. Les livres, au moins, ça ne dévisage pas et ne pose pas de questions. Marthon, la bibliothécaire, me repère et me fait faire le tour des lieux.

La cloche sonne et j'ai envie de me sauver, loin de cette nouvelle école, de cette nouvelle classe, de cette nouvelle vie. Loin de tout ce qui est nouveau. Je pense à ma meilleure amie, Noémie. On va s'écrire, on se l'est promis. Sauf que ce n'est pas pareil. On ne peut plus jouer aux détectives ou faire des farces. On ne peut plus se réconcilier ou se faire des signes secrets que personne ne comprend. Quand on sera grandes, on habitera la même maison, chacune un étage. Et nos enfants seront les meilleurs amis du monde.



De retour à la maison, j'attrape une pomme et je file dans ma chambre. Bunny a droit au récit de ma journée et à la moitié du fruit. Je lui explique qu'il a bien de la chance de vivre en cage finalement, parce qu'il n'a pas à aller dans de nouvelles écoles avec des filles qui cachent leur cahier et des garçons qui n'ont aucun intérêt. En plus, quand je rentre le soir, je le laisse se promener dans la chambre et faire ses crottes de lapin partout. Je ne le gronde même pas. Il a de la

compagnie pour ne pas s'ennuyer : Hercule et Virgule. Ils sont très chaleureux comme poissons.

Il y avait aussi Billy, l'oiseau blessé, mais je n'ai pas réussi à le sauver.

En rentrant en voiture ce soir, j'ai dit à maman que tout avait très bien été, que j'allais aimer cette école. Tu parles ! Au moins, avant, je connaissais tous les élèves depuis la maternelle. Ici, je suis « la nouvelle », et en plus, il paraît que les nouveaux se font attraper par Sabrina et sa bande qui leur font des bizutages dégueulasses. C'est un petit à lunettes qui me l'a dit et il a failli pleurer juste à y penser. Il a précisé que ce sont des épreuves pour voir si on survivra et qui font regretter d'être arrivé là.

10 Après mon bain, j'ai téléphoné à tante Astrid en cachette. Parce qu'elle connaît plein de trucs « pas comme tout le monde ». Je lui ai demandé comment on fait quand quelqu'un est plus fort que nous et qu'il va peut-être nous faire quelque chose qu'on n'aimera pas.

— Trouve son point faible, elle a répondu. Observe-la bien, cette personne. Quand t'auras trouvé son petit secret honteux, elle sera désarmée et à tes pieds, ma chouette. Je sais de quoi je parle !

Voilà. Astrid a toujours de bonnes idées. Même si je ne sais pas comment on trouve un point faible.

En m'endormant, je revois Archie mort dans sa boîte. On n'apercevait que le haut de son corps, un couvercle cachait ses jambes. Je me demande s'ils l'ont habillé quand même ou s'il va aller au ciel en sous-vêtements avec ses jambes poilues.



La cantine est immense et le bruit qui la remplit aussi.

À côté de moi, il y a une fille rousse qui fouille dans un paquet de chips vide, à la recherche de quelques miettes. Je lui tends la moitié de mon sandwich, elle a l'air surprise.

– Prends-le, je le mange jamais en entier de toute façon. Moi, c'est Alice.

Elle s'en empare avec ses doigts luisants d'huile et elle me sourit.

– Moi, je m'appelle Elisabeth. T'es nouvelle ? Je t'ai jamais vue.

– Mmmh mmmh, je réponds, la bouche pleine.

– J'étais pas sûre parce que je suis souvent absente... à cause de ma maladie.

– Qu'est-ce que t'as ?

– Un truc compliqué. C'est rare, y paraît.

À ce moment-là, Sabrina passe près de nous avec son essaim autour d'elle. Il y en a une qui me montre du menton, et elles se mettent à ricaner.

11

– T'as déjà eu affaire à elle ? demande Elisabeth.

– Non. Pas encore.

Ma compagne se lèche les doigts minutieusement comme pour faire durer le plaisir du demi-sandwich qu'elle a englouti en deux bouchées. Je me sens en confiance.

– Il faut que je trouve son point faible, un truc sur elle qu'elle veut pas qu'on sache.

Elisabeth, un doigt encore dans la bouche, se fend d'un grand sourire.

– Je crois que j'ai quelque chose qui pourrait ressembler à ça.

La cloche a sonné et j'avais retrouvé un peu d'espoir. Je n'avais pas encore l'information, mais je connaissais maintenant l'endroit où la trouver.

J'ai couru tout le long du chemin de retour parce que j'aime sentir mon cœur cogner fort. J'ai déboulé en sueur dans l'entrée et j'ai tout de suite su que papa était arrivé. Tous les souliers étaient bien alignés. J'ai reconnu l'odeur de son manteau, ce mélange de mer et de vieux tabac.

Mon cœur a sauté encore plus fort dans ma poitrine.

Il faut toujours qu'il rentre les jours où j'ai les cheveux sales et des auréoles sous les bras. Chaque fois, je me dis que je devrais cacher une tenue de rechange dans le placard pour quand ça arrive.

J'ai fait ce que j'ai pu pour refaire ma queue de cheval et j'ai gardé les bras le long du corps quand je me suis approchée de lui. Je voyais juste ses cheveux dépasser du fauteuil et sa main posée sur la télécommande exactement au centre de l'accoudoir.

12

Avec papa, tout est toujours bien à sa place. Tout sauf moi.

— Salut, p'pa.

Pas de réaction. La pub pour les céréales qui rendent les enfants heureux avait couvert ma voix.

— Salut, p'pa!

Un. Deux. Trois.

J'ai remarqué ça depuis son dernier passage à terre : il s'écoule toujours trois secondes avant qu'il se détourne de la télé pour me regarder.

J'ai vu sa main lâcher le boîtier noir, et son visage est sorti de derrière les grosses fleurs orange imprimées sur le fauteuil. Je n'ai pas regardé plus haut que sa bouche le temps qu'il ait fini son inspection. Il y a eu le petit mouvement sur ses joues, cette vague qui roule comme la houle annonçant le mauvais temps.

— Va prendre une douche et reviens quand t'auras l'air de quelque chose.

Le lendemain, j'ai aligné mes souliers, tiré sur mes cheveux jusqu'à sentir la peau du crâne décoller et je n'ai pas couru pour faire battre mon cœur.

Mais quand je suis arrivée, il était reparti.



C'est la première heure de classe de l'après-midi, cours d'histoire. Le moment parfait. Je me laisse tomber à terre, faussement évanouie. Je fais ça bien parce que deux filles se mettent à crier. Lorsque j'aperçois M. Dubois s'approcher, avec ses poils qui lui sortent du nez, je reviens vite à moi. J'ai trop peur qu'il me fasse le bouche-à-bouche. On me transporte à l'infirmerie. Je suis tout excitée que mon plan ait fonctionné jusqu'à ce que je réalise que je ne pourrai jamais fouiller les dossiers si facilement. Je ne sais même pas où les trouver ! Il me faudrait suffisamment de temps et tomber pile au bon moment, quand l'infirmière sera absente.

13

– Ça t'est déjà arrivé avant ?

Jenny, l'infirmière, est très douce et elle sent bon.

– Non, pas vraiment. Enfin, je crois pas.

Elle continue à m'ausculter tandis que mon cerveau tourne à mille kilomètres-heure.

– Madame ?

– Tu peux m'appeler Jenny, si tu veux.

– Jenny, je peux... je... j'aimerais faire du bénévolat ici, à l'infirmerie.

J'ai baissé la tête en attendant sa réponse.

– Du bénévolat ? Mais pourquoi ?

– C'est que... je ramasse les animaux blessés, mais j'arrive pas à les soigner. Alors je me disais que... si je pouvais voir comment vous faites avec les vraies personnes, peut-être que j'apprendrais des trucs.

C'était vrai en plus !

– Ma foi, je ne sais pas, euh... Alice, c'est ça ? Je vais me renseigner, savoir si c'est faisable. En dehors des heures de classe, bien sûr. Mais en ce qui me concerne, je suis d'accord, je suis même très touchée. Tu as un grand cœur, tu sais.

Bof ! Il ne faut pas exagérer. Au départ, je voulais juste lire un peu le dossier de Sabrina. Parce que Elisabeth a su par une deuxième année que Sabrina a un secret. Un secret médical. La fille l'a su un jour où elles étaient à l'infirmerie en même temps. Sabrina lui a fait jurer de ne jamais rien dire et, après ça, elle est devenue vraiment gentille avec elle, à la place de la torturer comme d'habitude. Elisabeth n'a pas réussi à connaître le secret, la fille avait trop peur.

Voilà, je n'ai peut-être pas un si grand cœur que ça, mais je trouve quand même super de pouvoir apprendre à soigner.

14



Comme papa est reparti, maman propose un repas spécial : plateau-télé avec de la crème glacée « pour une fois »... même si c'est chaque fois.

Dès qu'elle se lève pour aller aux toilettes ou pour répondre au téléphone, je me dépêche de trouver un bol dans la cuisine et j'y verse un peu de ma glace. C'est pour Tigrou, le chat des voisins. Il adore ça, et puis de toute façon je ne finis jamais.

Le docteur a dit que je grandissais bien et que ça allait me passer, de ne jamais terminer mes assiettes. Mais papa, ça l'énerve. Il dit que je le fais exprès pour me faire remarquer. Moi, je ne crois pas. Il n'a qu'à ne pas me surveiller. Et les animaux sont contents d'avoir mes moitiés.

Un jour, tante Astrid m'a raconté une histoire sur les Africains. Là-bas, ils disent qu'avant de venir sur terre on est deux par deux, un garçon et une fille. On est heureux, comme au paradis. Sauf qu'un jour notre mère se retrouve enceinte, et on doit quitter le ciel et notre moitié pour être son enfant. Elle est contente, et nous, un peu tristes.

Quand je n'ai plus faim, je regarde le reste de nourriture dans mon assiette et je pense à cette histoire. À ma moitié qui est quelque part au ciel ou elle aussi sur la Terre.



Je me tiens encore au centre du terrain. Il ne reste plus que moi et Timothée Pilon. De chaque côté, les équipes sont formées. D'un bord, le chef est Ernest « rien dans la tête, tout dans les jambes » ; de l'autre, c'est Sabrina la tortionnaire.

15

– C'est qu'un jeu, je chuchote à mon compagnon d'infortune.

Timothée pince les lèvres pour ne pas pleurer, et moi je gèle. Je ne sais pas ce que j'ai le plus en horreur : ces jeux de ballons idiots ou les shorts obligatoires.

M. Maurice siffle.

– Allez, les enfants, on va pas y passer la journée ! Ernest ?

Toujours aussi inexpressif, ce dernier nous évalue de la tête aux pieds avant d'arrêter son choix.

– Timothée, avec nous !

Sabrina grimace. Voilà, je vais devoir me battre aux côtés de mon cauchemar. En bon petit soldat, je devrai attraper le ballon s'il passe près de moi, dribbler et même le lancer en direction du panier... inatteignable.

À la moindre maladresse, mes chances de survie seront anéanties : Sabrina joue son honneur, c'est-à-dire sa vie, sur le terrain de basket.

La catastrophe n'a pas tardé à se produire. Le ballon m'a prise pour cible, et je me suis recroquevillée en petite boule pour limiter les dégâts. L'équipe adverse a marqué le point de la victoire, et Sabrina m'a inscrite sur sa liste noire. Dans le vestiaire, elle m'a dévisagée froidement avant de mimer une gorge tranchée avec son pouce.



Pendant l'heure d'anglais, un nouveau est arrivé. Il a dit qu'il s'appelait Alex. Il a les cheveux devant les yeux et les mains dans les poches. Mlle Hicks l'a placé à côté de moi, dans l'autre rangée, et j'ai vu qu'il avait une cicatrice au-dessus du sourcil. C'est peut-être pour la cacher qu'il laisse ses cheveux en travers de son visage. La bande à Sabrina n'arrête pas de se retourner et de glousser. Émilie s'est même pris une punition. Moi, je reste discrète, ce n'est quand même pas un animal de cirque... et puis, je sais ce que ça fait d'être un nouveau.

À la récré, j'aurais voulu aller lui parler. Lui dire que moi aussi j'étais nouvelle, enfin un peu moins que lui, mais pas vraiment à ma place. Sauf que Sabrina et ses copines ont foncé vers ce joujou potentiel, alors je suis allée m'asseoir dans un coin de la cour. Là d'où on peut voir le plus d'oiseaux. Timothée Pilon s'est avancé vers moi. Il avait l'air d'attendre je ne sais trop quoi.

— Salut ! je lui ai dit.

— Sa... salut ! il a bégayé.

Avec ses lunettes, sa taille de moustique et ses vêtements trop grands, il me faisait penser à un lutin qui se ferait passer pour un humain.

– Tu veux quelque chose ? j’ai demandé.

Il a hoché la tête avant de répondre, très sérieux.

– Tu veux être mon... mon amie ?

J’ai failli éclater de rire, mais à le voir rougir et baisser la tête, je me suis retenue.

– Timothée, ça se demande plus, ça, surtout à huit ans. C’est bien trop bébé !

J’ai cru qu’il allait pleurer, alors je me suis dépêchée d’ajouter :

– Je te dis pas ça parce que je veux pas, Tim. Je te le dis pour que tu sois au courant.

Il frottait le sol du bout de sa chaussure.

– Mais oui, je veux bien être ton amie. C’est d’accord.

Soudain, il a eu l’air de la personne la plus heureuse sur terre et il est reparti. La cloche a sonné, et j’ai remarqué qu’Alex n’était plus avec la bande nuisible.

Tant mieux, j’ai pensé. Il les a plantés là, ces parasites !

17



Papa est de retour, j’ai vu ses chaussures dans l’entrée. Alors j’ai déposé les miennes bien droites, à côté des siennes, et j’ai essayé de remettre dans mon élastique les cheveux qui s’en étaient sauvés.

– Pourquoi tu n’en prends pas, Alice ? il a demandé en montrant le rôti de bœuf du bout de sa fourchette.

– Elle ne mange plus de viande, a soupiré maman.

Papa a brusquement planté son couteau en plein milieu du rôti comme s’il le tuait, sauf qu’il était déjà mort.

– Quand est-ce que cette petite sera comme tout le monde, nom d’un chien ?

Il a pointé son doigt pointu vers moi.

– Faut toujours que tu te fasses remarquer, hein ? Des moitiés de ceci, des pas de cela... Plus y a d'abondance et plus ça joue les difficiles ! Je devrais t'emmener à la job, tiens... Te montrer c'est quoi, le vrai monde.

Il a jeté sa serviette sur la table et il est parti s'enfermer dans le bureau. Mon cœur est devenu tout petit et tout dur.

Maman a commencé à débarrasser en secouant la tête, ce qu'elle fait toujours quand elle est contrariée.

Les jours suivants, j'ai essayé de me rattraper. Je ramassais mes affaires, je m'habillais bien et, lorsque c'était possible, je cachais les moitiés que je ne mangeais pas.

18 Quand papa est reparti, maman m'a exposé son plan.

– Tu sais, ton père a quand même raison, tu fais de drôles de choses et c'est possible de changer cela. On peut aller voir un spécialiste qui va t'aider à tout remettre comme il faut.

– Un spécial... iste ? j'ai grimacé.

Elle m'a dit le genre de spécialiste, et j'ai sauté de joie. C'était un de ceux qui descendent dans les grottes, dans le ventre de la terre, et j'ai trouvé ça très excitant.

– Non, pas un spéléologue ! a gloussé maman. Un psy-cho-lo-gue, elle a articulé.

– Ah ?

J'étais tellement déçue.

– Mais tu sais, c'est un peu pareil au fond. Sauf que la grotte, c'est toi !

Ma mère sait comment rendre les choses intrigantes pour qu'on ait envie de les explorer.

Alice Fillières est une énigme. À huit ans, elle est dotée d'une imagination débordante et veut soigner tous les animaux et tous les gens blessés autour d'elle. Mais le plus mystérieux est sa drôle de manie : elle ne mange que la moitié de ses repas.

À travers de nombreuses épreuves, dont la maladie de sa meilleure amie et la révélation d'un secret qui précipite le déchirement de sa famille, elle cherche à recoller ses morceaux.

Les Moitiés d'Alice, c'est la voix d'une enfant qui, à travers son apparente naïveté, fait éclater une lucidité rafraîchissante, offrant un regard nouveau et sensible sur la vie, les épreuves, la différence, la résilience.



Judith Itzi est née en France et vit au Québec depuis 2004. Elle travaille comme thérapeute holistique auprès des enfants. C'est une passionnée de l'être humain, de la conscience et des trésors cachés qui sommeillent en chacun de nous. *Les Moitiés d'Alice* est son premier roman.